**Calvino, *Le Chevalier inexistant,* 1959**

**Chapitre XII**

**Conclusion**

“Livre, voici venue la fin… Ces derniers temps, je ne sais pourquoi, je me suis mise à écrire à toute allure : d’une ligne à l’autre, je bondissais parmi les nations, et les mers, et les continents. Oui, qu’est-ce donc, cette hâte qui m’a saisie, et cette impatience d’arriver ? On dirait que je suis dans l’attente de quelque chose… Et que peut bien avoir à attendre une pauvre nonne, en ce lieu retiré pour fuir, précisément, un monde où tout n’est que hasard et vicissitude ? Pourrais-je escompter autre chose que de nouvelles pages à remplir, et les tintements habituels de la cloche du couvent ?

Tiens, on entend un cheval galoper par le chemin montant ; le voilà qui s’arrête juste ici, à l’entrée du monastère. Le cavalier frappe à la porte. De ma lucarne, je n’arrive pas à le voir, je distingue seulement sa voix.

— Hé ! bonnes sœurs, m’entendez-vous ?

Mais cette voix n’est-elle pas, ou est-ce que je me trompe ? Oui, c’est bien elle ! C’est la voix même de Raimbaut, que j’ai fait si souvent retentir au long de ces pages ! Que peut-il donc chercher ici, Raimbaut ?

— Hé ! bonnes sœurs, de grâce, sauriez-vous me dire si dans votre couvent n’a point trouv\* refuge une guerrière, la fameuse Bradamante ?

Bien sûr ! À force de chercher Bradamante de par le monde, Raimbaut devait finir par arriver jusqu’ici.

J’entends la voix de la sœur portière qui répond :

— Non, militaire, ici point de guerrières, mais seulement de pauvres femmes dévotes, qui prient pour la rémission de tes péchés !

À présent, c’est moi qui cours à la fenêtre, et je crie :

— Si, Raimbaut, je suis là, attends-moi, je savais que tu viendrais, attends, je descends, je vais partir avec toi !

Vite, j’arrache ma coiffe, mes bandeaux, ma robe de bure, je tire du coffre la petite tunique couleur topaze, la cuirasse, les jambières, le heaume et les éperons, et puis mon grand manteau pervenche.

— Attends-moi, Raimbaut ! Je suis là, c’est moi, Bradamante !

Eh bien oui, livre. Sœur Théodora, qui contait cette histoire, et la belliqueuse Bradamante sont une seule et même femme. Ma vie est partagée : tantôt je galope à travers les champs de carnage, entre un duel et un amour ; tantôt je viens m’enfermer dans les cloîtres, méditant sur mes aventures passées, les écrivant et tâchant de m’y retrouver. Quand je cherchai refuge ici, j’étais éperdue d’amour pour Agilulfe ; maintenant, je brûle pour le jeune et passionné Raimbaut.”

Voilà pourquoi, à un certain moment, ma plume s’est mise à courir, à courir ! C’est vers lui qu’elle courait ; elle savait bien qu’il ne tarderait guère à venir. Chaque page ne vaut que lorsqu’on la tourne et que derrière, il y a la vie qui bouge, qui pousse et qui mêle inextricablement toutes les pages du livre. La plume vole, emportée par ce plaisir même qui nous fait courir les routes. Le chapitre entamé, on ignore encore quelle histoire il va raconter ; c’est un peu comme ce recoin où, tout à l’heure, je vais tourner en sortant du couvent, sans savoir ce qu’il me réserve : un dragon, une troupe barbaresque, une île enchantée, un amour né de la surprise…

Raimbaut, je cours ! Je ne salue même pas la Mère Abbesse. Elle me connaît bien, et sait que toujours, après les tueries et les étreintes et les espérances déçues, je reviens au monastère. À présent, pourtant, ce ne sera plus la même chose… Ce sera…

J’ai conté au passé, et parfois le présent, dans les instants mouvementés, s’emparait de ma main. Mais voici, ô futur, que j’enfourche ton cheval ! Quels nouveaux étendards brandis-tu vers moi, au faîte des tours de cités non encore fondées? Quels torrents devastateurs vont-ils ruisseler des châteaux et des jardins que j’aimais ? Quels âges d’or imprévisibles apprêtes-tu, ô toi mal gouverné, toi, fourrier de trésors payés d’un prix si cher, toi, mon royaume à conquérir, futur…”